

Phu-truong bang chủ' Pháp. — Supplément en français

Eloge Funèbre prononcé par
M. le Secrétaire Général Graffeuil

A l'heure où la France endeuillée rend à celui qui fut en ce pays le dépositaire des pouvoirs de la République l'hommage suprême des funérailles nationales qu'elle réserve à ses grands morts, nous nous sommes réunis devant la maison qui fut, durant les cinq années de son Gouvernement Général, celle de Pierre Pasquier, pour nous recueillir dans une pensée unanime de tristesse et d'admiration. Et si l'appareil funéraire dont nous disposons est infiniment plus modeste que celui qui se déroule à Paris, nous avons le droit d'espérer que l'âme de notre chef est ici parmi nous qui l'avons tous connu et aimé, dans ce cadre familial où il a tant travaillé pour l'Indochine et qu'animait, il y a quinze jours à peine, le sourire d'intelligence et de bonté qui faisait légère et sereine, si lourde et si ardue qu'elle fût, la tâche quotidienne accomplie près de lui.

Nous l'avons vu s'envoler et disparaître dans une aube grise et froide qui avait déjà quelque chose de funèbre, pour une randonnée aérienne dont il n'ignorait pas les dangers puisqu'il en avait déjà couru de plus grands, mais qu'il affrontait avec ce courage tranquille et simple qui est la marque des forts pour la plus grande gloire de notre France et parce qu'il pensait ainsi accomplir son devoir. Aussi, malgré la cruauté tragique de son destin, malgré la détresse des êtres chers qu'il allait rejoindre, le cœur joyeux, et qu'il n'a pas revus, malgré le poids de notre affliction, malgré l'étendue de la perte que font à la fois l'Indochine et la France, nous entendons chanter dans nos cœurs désolés le « sursum corda » des soirs de bataille perdue, mais perdue glorieusement. Et nous retrouvons sur nos lèvres la strophe musicale du chantre inspiré de nos fastes nationaux que nous répétions dans notre enfance.

Ceux qui, pieusement, sont morts pour la

Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne

[Patrie,
et prie.

Entre les plus beaux noms leurs noms sont

[les plus beaux.

Toute gloire auprès d'eux passe et tombe,

[éphémère,

Et comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en
[leurs tombeaux !

Oui, Gouverneur Général Pierre Pasquier, notre ami et notre chef, vous êtes mort pour la France, vous comptez désormais dans la cohorte sanglante et douloureuse certes, mais combien rayonnante et pure, des martyrs de la Patrie. Et si nous avons les yeux pleins de larmes en songeant que nous ne vous reverrons plus, en mesurant l'immense douleur de ceux qui là-bas s'apprétaient à vous serrer dans leurs bras, nos âmes cependant ne sont pas abattues en raison même de l'horreur et de la beauté du sacrifice que vous avez consenti et qui nous reste comme une consolation et comme une espérance.

Gouverneur Général Pierre Pasquier, nous imaginons mal que vous ne reviez plus en cette maison, pour continuer l'œuvre entreprise avec tout votre cœur, au milieu de ce peuple que vous avez tant aimé. Que vous ayez à jamais quitté la terre des vivants, notre pensée ne peut encore l'accepter tout à fait ! Les liens puissants qui nous unissaient à vous ne cèdent qu'un à un, dans un douloureux arrachement. Comment, pourquoi êtes-vous mort, vous qui aimiez tant la vie et qui saviez la faire si douce et si belle autour de vous ? Comment, pourquoi êtes-vous mort, vous qui, parvenu à l'automne de votre âge, aviez gardé tout le rayonnement de la jeunesse et du printemps ? Comment, pourquoi êtes-vous mort, vous qui aviez tant de foi et d'espérance dans la pensée et dans l'action humaine que votre âme en était irradiée et que votre visage en était comme illuminé ?

Gouverneur Général Pierre Pasquier, notre ami et notre chef, tombé comme au combat, dans la souffrance et dans la gloire, vous étiez resté si jeune malgré votre barbe blanche que notre mémoire vous applique cette pensée du grand Péguy : « Il manque aux dieux hommes de l'antiquité gréco-latine ce qu'il y a peut-être de plus grand dans le monde ; et de plus beau dans Homère : d'être tranché dans sa fleur ; de périr inachevé ; de

mourir jeune dans un combat ; le sort précocé ; l'arrachement de celui qui ne remplit pas le destin de sa vie... »

Mourir jeune dans un combat, tel fut votre enviable et cruel destin.

Gouverneur Général Pierre Pasquier, notre ami et notre chef, vous vivez désormais de la vie des héros qui ayant tout donné n'ont rien perdu. Et vous êtes parmi nous, aussi vivant, aussi présent qu'il y a quinze jours. C'est à vous que je parle au nom de tous, Français, Annamites, Cambodgiens, Laotiens, Montagnards pour qui vous étiez, pour qui vous êtes encore celui qui marchait en tête et qui montrait le chemin. Et je vous dis, le cœur brisé certes mais fier quand même, l'affection, l'admiration, le respect du peuple indochinois tout entier. Je vous promets aussi qu'il gardera dans sa mémoire le très pur exemple de votre vie de labeur robe et désintéressé et de votre mort glorieuse, si pleine encore d'enseignements pour ceux que vous avez laissés ici-bas.

Pierre Pasquier est né aux rivages dorés de la mer violette, dans une famille de marins fixés depuis longtemps dans l'antique l'océan, au point où « flamba l'autel nuptial de la Grèce et des Gaules ». Et cela domina de bonne heure sa destinée. Tout jeune il rêva de grands voyages, de pays lointains et inconnus. Comment en eût-il été autrement pour lui qui vécut ses premières années dans cet immense emporium marseillais que domine Notre-Dame de la Garde, point d'or dans l'azur du ciel et de la mer ? N'a-t-il pas couru tout enfant au long de la corniche jusqu'à la plage du Prado « pays de grandes vacances dont les habitants semblent vivre une vie de flânerie et de pêche analogue, je pense, à celle que l'on menait autrefois dans certaines bourgades grecques du bord de l'eau, peut-être à Paestum et à Capri ».

Souvent, il a tourné autour de la Basilique et contemplé à ses pieds le corps admirable de la ville étendue dans le cadre lumineux des collines et de la rade. C'est là qu'il écouta de bonne heure « les divins esprits qui montent de la mer et qui apportent à qui savent s'en imprégner cette sagesse souriante et ces nobles pensées que la Méditerranée inspire aux meilleurs de ses enfants... A gauche, l'ancien Lacydon, aujourd'hui le Vieux port qui enfonce dans le cœur de la ville un canal étroit, bleu et long comme un couteau. L'énorme cathédrale byzantine,

toute gonflée de ses œufs d'or prend son vol pesant au-dessus des énormes chantiers, des quais, des hangars, des bassins de la Joliette qui s'étendent chaque jour davantage vers Port de Bouc et vers Martigues. Tout est clarté, transparence de l'esprit.

Il y a dans Marseille une sorte de pureté géométrique, une impression de bonheur qui augmente à chaque visage qui passe et que l'on regarde en passant. Comment, dans le vaste port traversé de sifflets et de sirènes, au balancement lourd des noirs paquebots, l'enfant rêveur qu'était Pierre Pasquier n'eût-il pas eu la nostalgie des terres lointaines d'outre-mer ? Dès lors, sa vocation coloniale était née. En lui, perçait déjà le grand proconsul.

Son enfance et sa première jeunesse furent guidées par sa mère, morte il y a un an à peine et pour laquelle notre chef avait gardé un amour et une piété de petit enfant. C'est sa mère, dont la vivacité d'esprit et la sagesse éclairée frappaient vivement tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher, c'est sa mère qui forma l'intelligence et le cœur de Pierre Pasquier. Séparé d'elle de bonne heure, par des milliers de lieues, il ne cessa jamais d'entretenir avec elle une longue et affectueuse correspondance. Jamais il ne négligea le courrier de France, sachant avec quelle impatience, quelle joie, quelle fierté sa vieille maman attendait les lettres de son fils le Gouverneur Général. Et ce fut, l'année dernière une des grandes douleurs de sa vie que de ne pouvoir fermer lui-même les yeux de celle qui espérait son retour en gardant dans son cœur les moindres paroles de son enfant.

Pierre Pasquier fut au lycée de Marseille un élève brillant et ses études secondaires furent couronnées par un prix d'histoire au Concours général. Que cet esprit profondément humain et penché toujours sur l'humaine inquiétude ait aimé l'histoire ne saurait nous étonner. Il y trouvait le récit du lent cheminement de l'humanité au long des siècles et savait en tirer les règles et les lois de la science de la cité. Né dans un pays riche de passé, il avait compris de bonne heure que ce sont les morts qui gouvernent les vivants et que ce qu'on appelle le progrès ne peut être que la tradition en marche. De là, sans doute, l'intuition qu'il eut tout de suite de la politique qu'il convenait de faire en ce pays où il s'agit d'unir en une synthèse harmonieuse la raison latine et le rêve oriental.

Je la aussi son amour pour la France chevaleresque et son désir d'aller au loin pour mieux la servir dans son généreux dessein. Je la en un mot cette vocation coloniale qui le prit si jeune et si entier qu'à vingt ans à peine, en 1898, il était déjà en Indochine.

Je retracerai brièvement sa brillante et rapide carrière. Dès le début ses qualités étaient connues de ses chefs et tous le notaient comme étant destiné aux plus hautes fonctions. Vous savez tous quelle reconnaissance lui ont gardée les populations de Thai-Binh où il fut adjoint au Résident de France. Tout de suite, il fut pris par la poésie du paysage annamite et dès 1904, il chante « la brume légère du matin, la rizière qui ondule jeune et souple, le tournant du fleuve qui brille comme un miroir d'étain, les grands filas qui déroulent leurs ondes odorantes, l'âme tout entière du pays d'Annam ». Il écrit encore à la même époque: « Je me vois à cheval, le matin par une belle journée de printemps, un de ces matins qui nous rappelle si bien l'air calme et pur de la Provence, suivi d'un seul milicien et entrant, courbé sur l'encolure de ma monture, sous le cadre étroit de la porte d'un village du Delta ». Tout le monde a lu « l'Annam d'autrefois » et il serait superflu d'en citer davantage. Il n'est point de lecteur qui n'ait senti à quel point cet Occidental pouvait véritablement comprendre l'âme asiatique avec toute sa sensibilité tendue jusqu'au don de divination.

Vous savez aussi que Pierre Pasquier, après avoir été chef de Cabinet du Résident Supérieur au Tonkin, du Gouverneur de la Cochinchine et du Gouverneur Général, fut Résident de Thanh-Hoa de 1911 à 1914. Quand il quitta cette province la population lui éleva une stèle qui le mettait au rang des génies tutélaires de l'Annam. Il disait de Thanh-Hoa, en philosophe et en poète: « Elle explique et fait mieux comprendre Hué. Elle est l'Ile-de-France de l'Annam. Une poésie infinie monte d'elle... Thanh-Hoa a mûri tous les esprits, enfermé toutes les ambitions. Elle reste encore l'exceptionnelle, et à ses seuls amants, elle dévoile peu à peu le sens hermétique de ses multiples aspects...

« De tous les souvenirs de trois années passées dans cette province royale, celui qui s'effacera le dernier de ma mémoire, c'est le tableau très grand qui s'est offert à ma vue, un soir d'hiver sur une plage déserte de la côte d'Annam: en face de l'Océan infini,

embrumé par les premiers voiles de la nuit, devant un vieil autel dressé sur le sable, un pauvre pêcheur se tenait prosterné. Peu à peu, les dernières lueurs du jour se sont éteintes. La grande ombre a effacé du sable la tache de l'homme agenouillé; la voix de la mer a couvert le murmure de sa prière, et il n'est plus resté dans la nuit profonde que le point rouge d'un batonnet d'encens... La grande paix de la nuit venait de s'étendre sur l'angoisse de la misère humaine en face de l'éternel problème de la vie et de la mort ».

En 1914, Pierre Pasquier est chef de Cabinet de M. Lebrun, alors Ministre des Colonies, puis en 1915, Directeur des Bureaux à la Résidence Supérieure au Tonkin, et Maire de Hanoi où vous savez tous quelle fut son œuvre d'Administrateur et d'artiste. En 1917, il est Directeur du Cabinet du Gouverneur Général Albert Sarraut. En 1921, il est Résident Supérieur en Annam et en 1925, il conduit les funérailles de Sa Majesté Khai-Dinh dont il avait su gagner l'affection. L'harmonieuse mélancolie de l'adieu qu'il sut dire au Roi est infiniment touchante: « A l'instant, dit-il, où vous venez de franchir pour jamais l'enceinte de la cité interdite, pour gagner au milieu du recueillement de votre peuple, à travers les paysages qui enchantèrent vos yeux, votre Palais d'éternité, je tends vers vous, en offrande, pour vous accompagner dans votre ultime voyage, les fleurs de la douleur et celles de l'amitié ».

L'œuvre accomplie à Hué par Pierre Pasquier porte aujourd'hui, elle aussi, ses fleurs et ses fruits. Et c'est la grande récompense de son âme de politique et de penseur.

En 1926, il fut l'intérim du Gouvernement Général. En 1928, il est Gouverneur Général lui-même et peut enfin traduire en actes sa pensée généreuse et claire. En 1934, il meurt pour la France et pour l'Indochine. Voilà, tracée à grands traits l'existence si unie et si harmonieuse qui fut celle du grand chef que nous pleurons aujourd'hui.

Tous ceux qui ont eu le privilège d'approcher le Gouverneur Général Pierre Pasquier dans sa vie privée ont admiré l'étendue de sa culture, la curiosité de son esprit, l'universalité de son information. Tout de suite, on avait de lui l'impression qu'il était « l'honnête homme » au sens où l'entendait notre dix-septième siècle. Il rappelait aussi ces érudits de la Renaissance qui avaient exploré

tous les domaines de la connaissance et qui en avaient retiré « l'usage et raison » célébrés par Ronsard. Combien de fois n'avons-nous pas surpris l'étonnement de spécialistes stupéfaits de constater que leur discipline particulière n'était pas inconnue à ce grand administrateur cependant accablé de besogne !

C'est qu'il sut, toute sa vie, « garder son esprit au-dessus de son ouvrage ». Il ne fut pas dominé par sa tâche, mais au contraire il la domina de très haut. Quelle que fut la longueur du labeur quotidien il sut se réserver en les prenant sur ses nuits le temps de la lecture et de la méditation dans le silence et la solitude. Cet homme qui eut parfois les apparences d'un mondain fut en réalité un grand solitaire. Et c'est justement là qu'était le secret de sa force. Souvent, alors que tout dormait en Indochine, la lampe de chevet du Gouverneur Général éclairait encore son travail personnel. Il fut un grand lecteur au courant de tout ce qui paraissait, un humaniste au sens profond du terme. Jamais au cours de sa longue carrière indochinoise, il ne considéra que son savoir était suffisant. Il ne fit pas comme tant d'autres qui bornent leur horizon à celui de leur profession. Il savait que pour agir bien, il faut penser bien et que pour penser bien, il faut savoir beaucoup. Il savait que tout jugement est d'abord une comparaison et que pour comparer, il faut connaître les termes de l'opération. C'est pour cela qu'il ne cessait de s'instruire avec une application, un enthousiasme, un succès rarement égalés.

Il n'était pas seulement un lettré. Il était aussi un poète. Il nous était venu du pays de Mistral et gardait au fond de son cœur l'incantation provençale qui inspire les poèmes de Mireille et de Calendal. Il était sensible à la cadence des mots et à l'accord des rimes, et il savait s'y reposer des fatigues du commandement. Certes, il n'oubliait jamais les responsabilités qui étaient les siennes et dont le lourd nuage obscurcissait souvent son front, mais il savait bercer sa peine à la cadence musicale des vers dorés de ses chanteurs préférés. Il nous souvient de l'entendre réciter, songeant à ceux de son pays, et devinant peut-être son propre destin, ces strophes de l'illustre poète des Martigues :

Simple pêcheurs de nos lagunes,
Gabiers partis de la grande lune,
Beaux capitaines de fortune
Soldats, corsaires ou planteurs.

De caps en caps, d'îles en îles,
Leur règle d'or au fond des cieux
Interrogés d'un œil tranquille,
Ils défiaient la houle hostile
Et les plans d'eau silencieux.

Mais, lorsqu'aux voûtes inatteintes,
Chaque soir ils tendaient les bras,
Quelle déesse mal étreinte
Conflait leur voix des sourdes plaintes
D'un destin qui ne s'achève pas !

Il était aussi un peintre. Non seulement il savait manier lui-même la palette et le pinceau, mais surtout il percevait l'harmonie des couleurs et en jouissait profondément. Il fut pour les artistes venus en Indochine un protecteur éclairé et affectueux et c'est là, certainement, l'un des traits de son caractère qui l'apparentent de plus près aux proconsuls de Rome. Doué d'un goût très sûr, il avait transformé peu à peu cette maison, et il avait fini par y constituer un cadre digne de son âme nuancée et diverse parce qu'elle tendait constamment à l'universalisme humain ; il avait pris dans son pays natal, au gai royaume de l'azur, le goût des tableaux lumineux et colorés, et il bénissait le hasard qui avait amené près de lui, parmi nous un poète de la lumière et de la couleur. Combien d'heures a-t-il passées devant les tableaux du maître, dans la contemplation muette et la joie intérieure ?

Il était enfin un musicien raffiné. Ne pouvant trouver ici les satisfactions des grands concerts où il était, à Paris, très assidu, il tentait d'y suppléer par la constitution d'une discothèque qui faisait l'admiration de tous. Nul doute que souvent, tard dans la nuit, seul en ce palais vide et morose, il n'ait trouvé dans les accents de Beethoven et de Bach la consolation et la force qui lui étaient nécessaires pour continuer sa tâche. J'ai dit tout à l'heure qu'il fut beaucoup plus qu'on ne le croyait communément, un méditatif et un solitaire. C'est vrai, mais sa solitude était toujours peuplée de la compagnie des chanteurs illustres dans la musique desquels il retrouvait son âme trop dispersée par l'action. Souvent, il nous gardait le soir jusqu'à une heure avancée, ne se lassant pas d'entendre exprimer dans l'harmonie ineffable tout ce que le cœur humain contient d'inexprimable par les mots...

Un esprit fin, une âme vibrante, tel fut le Gouverneur Général Pierre Pasquier. Aux séductions de son intelligence et de son cœur s'ajoutaient celle très particulière, d'un regard voilé d'une douceur souriante et dont

ar tenait le milieu, comme celui de
théné, entre le vert et le violet, le
aussi de la sonorité prenante d'une
vibrations sourdes et aux inflexions
es de violoncelle. Dans l'ensemble,
endide exemplaire d'humanité, un
main de grande race, et qui faisait
ment l'inestimable don d'une amitié
us ceux qui en furent honorés n'ou-
t jamais le prix, et qu'ils ne se con-
t jamais d'avoir perdue dans un
aussi cruel.

Le charme prenant du lettré, du musi-
cien, du poète, si l'exquise urbanité de
parfait qu'était le Gouverneur Géné-
ral Pasquier, lui gagnaient immédia-
t les visiteurs si nombreux qui passai-
ent seuil, les qualités éminentes de com-
mencement qui faisaient de lui un grand
qui assuraient d'emblée le dévouement
deux de ses collaborateurs quotidiens.
Près de lui était une joie pour l'es-
prit pour le cœur.
Il était en effet tout intelligence. Les ques-
tions les plus difficiles, les plus embrouillées,
étaient sans peine éclaircies et dominées par
la clarté et la clarté d'une pensée qui ré-
sultait, dans le même envol rapide et
sûr, des prudences de l'analyse et les har-
monies de la synthèse. La facilité de son tra-
vail étonnait tous ceux qui avaient à lui de-
mander. Chaque jour, des solutions et des
conclusions. Il donnait, au milieu d'un labeur
rapide et rude, souvent sans consolation,
l'impression d'une telle aisance qu'il en ren-
dait plus facile la lourde tâche de ceux qui
venaient auprès de lui. Combien de fois
mes-nous entrés dans son cabinet, l'es-
prit confus et inquiet, et en sommes-nous
sortis quelques instants après, l'esprit clair
et rasséréiné ! En vérité, cet homme avait
travaillé dans son âme quelque chose de la
grande clarté méditerranéenne et il évo-
quait, invinciblement, le souvenir des plus
grands proconsuls romains.

Il était aussi tout doux et délicatesse.
Mais pour lui l'inférieur ne cessait d'être
un homme digne d'un affectueux respect.
L'éloge venant de lui acquérait une valeur
entuplée par la bonté qu'on devinait dans
son sourire. Et même le blâme, qu'il ne
distribuait d'ailleurs qu'avec parcimonie, s'at-
ténuaient toujours dans sa bouche de paroles
l'indulgence et de réconfort. Il était enjoué
et savait couper la monotonie de la besogne
quotidienne des bons mots qui font les

heures moins longues et moins grises. Il n'é-
tait pas seulement le chef, mais l'ami. Ou
plutôt, il était le chef dans toute l'acception
du mot, puisqu'il savait déceler autour de
lui, sous la correction des attitudes, la meur-
trissure de cœurs et qu'il savait dire les pa-
roles attendues. Beaucoup qui ne lui ont
jamais confié leur souffrance, par discrétion
et par pudeur, ont cependant reçu de
lui, en termes voilés mais forts, des conso-
lations qui les ont gardés de la désespé-
rance et de l'abdication.

Il était encore tout fermé. Chez lui l'ac-
tion n'était que l'aboutissement d'une
pensée longuement réfléchie. Il aurait pu
prendre pour devise la formule de l'un de
plus avisés et des plus forts de nos Rois :
« Nous qui voulons toujours raison garder ».
Et chacun de nous se souvient de la ferveur
avec laquelle il invoquait souvent la Minerve
aux yeux fiers. Il n'était pas l'homme des
décisions brusques, sachant quelle était la
puissance qui lui était confiée, et mesurant
le lointain des répercussions de ses moins
dres ordres, sachant aussi, en grand politi-
que, qu'il avait à pétrir la matière humaine,
saignante et souffrante, et qu'il y fallait de
la prudence et de la charité. Il avait une âme
fraternelle aux plus humbles et pesait ses
décisions avec une infinie circonspection.
Mais quand il avait pris son parti, il le gar-
dait avec une douce obstination et savait
tenir ferme la barre, d bout à la lame, au
milieu du déchainement de la tempête des
intérêts et des passions. S'il connaissait l'é-
tendue de son pouvoir, il en connaissait aus-
si les limites. Jamais il ne joua au potentat.
Il n'ignorait pas la vanité des choses hu-
maines et s'attachait seulement à faire ce
qui était possible, de tout son cœur sans dé-
couragement mais sans illusions.

Il était enfin tout désintéressement. Lui
qui, depuis de longues années, remplissait
de hautes fonctions, lui qui était l'un des
plus hauts personnages proconsulaires de la
République, il est mort pauvre, en ne lais-
sant aux siens que l'héritage de l'honneur et
de la gloire. Sans doute n'est-ce pas là l'un
des traits les moins frappants de son carac-
tère. Il était vraiment le type bien français
du gentilhomme né pour le service désinté-
ressé de l'État. Il a donné ainsi un exemple
dont le sens et la valeur n'échapperont à
personne en des temps où il semble que trop
d'âmes se laissent dominer par les plus bas
des appétits et les plus viles des passions. Il



restera dans l'histoire une figure de grand fonctionnaire, de grand « commis », selon le mot de Louis XIV, et l'Indochine peut être fière d'avoir été cinq années durant, guidée par un tel chef.

Nous savons tous combien fut rude sa tâche de Gouverneur Général. Il eut à faire face, lui le grand latin, à la poussée de la barbarie contre l'ordre français, contre la paix française instaurés en Indochine au prix de l'un des plus beaux efforts coloniaux qui soient au monde. Il le fit avec le sentiment de l'immense responsabilité qu'il portait sur ses épaules, avec la fermeté que commandait la défense de la civilisation en péril, mais aussi avec la modération et la pitié que ne commandaient pas moins la misère et l'ignorance des rebelles et des égarés. Il eut à faire face également aux conséquences indochinoises de l'une des plus grandes crises économiques qui aient sévi sur l'humanité. Il dut prendre des mesures de salut public et lui, que beaucoup, s'arrêtant aux apparences, prenaient pour un sceptique et un dilettante, sut montrer en ces circonstances pénibles l'âme inflexible d'un Conventionnel en mission. Il lui fallut réduire de la moitié le budget du grand pays dont il était le chef. Il le fit en pleine conscience et sérénité, sans se dissimuler l'impopularité passagère qu'il risquait, et l'affrontant sans autre souci que de faire son devoir et sans autre espérance que de se voir rendre justice, un jour prochain.

C'est ainsi que, le premier de tous les Gouverneurs Généraux, il est resté à la tête de l'Indochine pendant plus de cinq années, toutes de lutte et de difficulté, toutes d'inquiétude et même d'angoisse, sans loisir et sans répit, en vérité plus de cinq années de pénible et dur labeur. Et voici qu'il est tombé, tout près du but, à moins d'une heure de Paris, où il allait encore défendre la cause de ce pays, voici qu'il est tombé pour nous tous, nous ayant depuis longtemps sacrifié jusqu'à ses affections familiales, acceptant pour nous tous un exil si dur à son cœur de fils, d'époux et de père que souvent son clair regard en était tout embrumé. Comment devant tant de désintéressement, devant tant de dévouement à la chose publique, devant cette totale abnégation, ne serions-nous pas saisis d'une immense gratitude et d'un respect infini ?

Gouverneur Général Pierre Pasquier, notre ami et notre chef, vous qui avez tant aimé la terre et l'humanité, et qui avez donné votre vie pour un avenir meilleur de cette terre et de ces hommes dans la lutte contre la matière inerte ou rebelle, vous avez droit au los funèbre des strophes de Péguy :

Heureux ceux qui sont morts pour la
[terre charnelle
Mais pourvu que ce fût dans une juste
[guerre
Heureux ceux qui sont morts pour qua-
[tre coins de terre.
Heureux ceux qui sont morts d'une mort
[solennelle.
Heureux ceux qui sont morts dans les
[grandes batailles
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un
[dernier haut lieu
Parmi tout l'appareil des grandes funé-
[railles.
Heureux ceux qui sont morts pour des
[cités charnelles.
Car elles sont le corps de la cité de
[Dieu.
Heureux ceux qui sont morts pour leur
être et leur feu.
Et les pauvres honneurs des maisons
paternelles.

Gouverneur Général Pierre Pasquier, notre ami et notre chef, je vous dis, au nom de tous, le dernier adieu. Votre simplicité, votre esprit fraternel s'étonneraient si je n'associais dans cet hommage de notre douleur et de notre respect, le jeune et charmant Officier qui fut votre compagnon de voyage et de mort, et aussi tous ceux qui étaient avec vous à bord de l'Emeraude. Devant eux, l'Indochine tout entière s'incline respectueusement.

Gouverneur Général Pierre Pasquier, notre ami, et notre chef, nos cœurs désolés saignent de la douleur de celle qui fut ici-bas votre compagne, de la douleur de vos enfants bien aimés. Que la splendeur de votre mort venant après la beauté de votre vie leur soit un apaisement et leur donne la force de vivre sans vous !

Gouverneur Général Pierre Pasquier, notre ami et notre chef, mort pour la Patrie, je m'incline devant vous, bien bas, bien bas...